

mine et bien vêtues y étaient réunies. Lorsqu'on me présenta, comme étant un jeune avocat de Montréal, je devins de suite l'objet d'un grand intérêt et d'une grande curiosité. Vous concevez que de fait, les avocats sont plus rares à Mantawa qu'à Montréal et qu'ils y reviennent par conséquent une plus grande importance.

A 4 h. nous glissons sur le lac Kaiakamak en route pour chez M. Brassard ; il nous reste environ deux lieues à faire, nous y serons à la nuit tombante. Une forte brise s'élève, nous embarquons quelques lames que nous accueillons en riant. Arrivés à la tête du lac en longeant les montagnes qui se dressent en falaises à l'ouest, nous entrons dans la rivière Mantawa, étroite et sinueuse en cet endroit. Le vent tombe tout à fait, nous admirons des champs couverts de moissons. Le ranz et les clochettes des vaches se font entendre dans les bois voisins. Quelques chalets se montrent çà et là et tranchent sur la forêt qui sert de fond au tableau. Le soleil se couche et ne colore plus que les sommets. Nous apercevons la demeure de M. Brassard, au haut du mont Roberval. Le paysage est enchanteur, et ce qui lui donne le coloris le plus suave, c'est que nous touchons au terme de nos rudes fatigues, c'est que nous sommes enfin à ce Mantawa que l'on croyait au bout du monde.

M. Provost entonne de sa plus belle voix :

Comme le dit un vieil adage :
Rien n'est si beau que son pays.

Et sur les rives quelques personnes accourues pour nous voir passer répondent avec entrain :

O Canada ! mon pays, mes amours !

Encore quelques coups d'aviron, et nous tombons dans les bras de M. Brassard, le créateur de la colonie et qui en reste le père. Il me semble le voir encore, ce brave et saint vieillard, l'œil animé, la poitrine gonflée de bonheur et nous tendant les mains. "Arrivez, arrivez, soyez les bienvenus ; que je suis content de vous voir !" voilà les mots qui lui partent du cœur plutôt que des lèvres. Il donne le bras à M. Provost, à moi la main, comme à un enfant, en me disant : "Viens, mon petit." M. Lambert nous précède et nous gravissons ainsi, en groupe d'amitié, la pente du mont Roberval.

A peine sommes-nous entrés dans la demeure hospitalière de M. Brassard, qu'un orage soudainement formé éclate au dehors. C'est un double sujet de satisfaction pour nous d'être arrivés et de nous trouver à l'abri de cette ondée.

—Eh bien ! maintenant, quelles nouvelles de là-bas, nous dit M. Brassard après nous avoir donné des sièges. Il y a deux mois que je n'en ai aucune. Comment sont les amis ? Quels sont les morts ? Quels sont les vivants ?

Je croyais relire une page des *Martyrs* en écoutant ce vénérable solitaire, cette page où l'hermite Paul demande à Eudore :

"Comment vont les affaires du monde ? Bâtit-on encore des villes ? Quel est maintenant le maître de l'Empire ?"

—Bonne nouvelle, bonne nouvelle, répond M. Provost avec transport, le gouvernement vous a octroyé deux mille piastres pour achever la route d'ici à l'Energie.

CHEMINS.

Cette nouvelle était si peu espérée que M. Provost, pour être cru, dût produire les documents qui en faisaient foi. Et ce qui corroborait les doutes de M. Brassard, c'est qu'étant descendu lui-même à Québec dans l'espérance d'obtenir quelque argent, il n'en avait rapporté que des promesses vagues qu'il ne comptait plus voir se réaliser cette année. En un instant toute la colonie fut informée de cet heureux événement, et tout le monde fut plongé dans la plus grande joie.

C'est que les chemins de colonisation sont la vie même de tout nouvel établissement de ce genre ; c'est que partout, dès qu'ils sont ouverts, on voit les familles s'échelonner avec rapidité sur leur parcours, quelquefois à deux et trois rangs dans les profondeurs. Il en a été ainsi dans les cantons de Gaspé, de Bonaventure, au Saguenay, dans les cantons de l'Est et de l'Ottawa. C'est une vérité unanimement reconnue aujourd'hui que c'est le moyen le plus efficace d'avancer la colonisation ; et si les sociétés de colonisation eussent consacré leurs ressources à cette fin au lieu de distribuer des secours, en argent ou en nature, à des individus ou à des familles qui ne leur offraient aucune garantie d'établissement, elles en seraient arrivées à de bien meilleurs résultats.

Nous avons rencontré, sur notre route, plusieurs personnes qui nous ont dit qu'elles n'attendaient que l'ouverture du chemin pour aller s'établir à Mantawa. Un cultivateur à l'aise, de la paroisse de St. Alphonse, a résolu de vendre trois propriétés considérables qu'il possède pour se rendre à la Mantawa. Je ne doute nullement qu'une centaine de terres y seront prises dès cet automne et que de nombreux défrichements vont commencer au printemps prochain.

Car enfin, ce chemin tant désiré on va le rendre passable aux charrettes avant la fin de l'automne, et avec quelques centaines de piastres de plus on en fera un chemin carrossable, au printemps prochain.

M. Dorion, étant ministre, avait suggéré l'idée de consacrer le produit de la vente des terres au tracé et à l'ouverture de nouveaux chemins. Cette idée m'a paru bonne, et je la signale avec plaisir dans l'espérance qu'on lui donnera l'attention qu'elle mérite.

Depuis dix ans, le gouvernement a dépensé plus d'un demi-million de piastres pour des chemins de colonisation. On en a ouvert au-delà de 2,000 milles dans les différents cantons du pays.

Les deux illustres citoyens dont nous déplorons la mort récente : les honorables Taché et Morin, ont été deux des plus ardens promoteurs de cette œuvre.

Dès 1853, M. Morin faisait voter \$130,000 dans ce but, en dépit de toute espèce d'obstacles qu'on lui suscitait, et quelques années après, il venait, au milieu des moqueries et des sarcasmes de ses amis, ouvrir les premières terres du township qui porte son nom et où l'on trouve les terres les plus fertiles et les plus belles du pays. Homme d'initiative et de force, la postérité le venge déjà des détracteurs de son entreprise, et sa folie revêt petit à petit le caractère du génie.

Sir Etienne P. Taché faisait commencer, en 1860, cette grande artère qui porte son nom et qui traverse les comtés de Lévis, Dorchester, Bellechasse, Montmagny, l'Islet, Kamouraska, Témiscouata et Rimouski, artère vigoureuse qui a porté des flots de notre sang national dans tant de lieux déserts et en a fait surgir la prospérité et même la richesse.

Le Ministre actuel de la colonisation marche à leur suite d'un pas égal. Il fait tout ce qu'il peut et il le fait bien. De tous côtés on publie ses louanges, on vante sa prudence, sa circonspection et son équitable répartition des deniers.

CHEZ M. BRASSARD.

M. Brassard ignorait la mort des bons. Taché, Morin et de Beaujeu ; il en fut douloureusement affecté et parut considérer ces pertes comme dignes d'un véritable deuil national.

Mais bientôt la fatigue nous gagne et chacun cherche où passer la nuit.

Nous dormons bien ; M. Brassard nous éveille au soleil levant pour nous montrer son domaine.

Nous nous hâtons à sa voix. La journée promet d'être belle. Des vapeurs tièdes s'échappent de la terre inabîmée par l'orage de la veille et adoucissent l'âcreté de l'air sur ces hauteurs ; les nuages en s'élevant nous découvrent un triple rang de montagnes qui s'étagent à l'est et au nord en amphithéâtre.

Pendant que M. Provost donne quelques ordres à ses hommes, M. Brassard me fait visiter les dépendances de sa maison. Ses étables, sa laiterie, sa porcherie, sa grange, tout est bien distribué et dans l'ordre le plus parfait. Ces bâtisses occupent, avec sa maison, la surface d'un relier uni d'un arpent et demi environ en superficie qui forme le centre même du mont Roberval. Tout autour se trouve une terre grasse et plantureuse, qui porte de riches moissons. Cette petite montagne, de forme parfaitement élliptique, est complètement dépouillée de ses arbres. D'énormes pins gisent renversés sur ses flancs, comme des morts sur un champ de bataille. Le vainqueur n'a pas encore eu le temps de les brûler, mais peu de temps s'écoulera avant qu'il les livre aux flammes.

Au pied de cette montagne, du côté sud-ouest, se précipite la chute de Mantawa, d'une hauteur de 55 pieds. C'est au pied de cette chute que M. Brassard a construit un magnifique moulin à farine et à scier le bois qui attend, outre cela, un moulin à cardes et différentes espèces de machines. La bâtisse est d'une construction solide et mesure 60 pieds de longueur sur 40 de largeur et 40 de hauteur. Il n'y a que deux trémies qui fonctionnent au moulin à farine, mais, au besoin, il pourrait en recevoir huit.

De l'autre côté et presque à la même hauteur que le mont Roberval, s'étend l'emplacement du futur village de St. Michel des Saints. Les rues y sont déjà tracées, la place qu'occupera l'église est choisie, et M. Marci, intelligent ouvrier de Montréal qui demeure chez M. Brassard depuis plusieurs mois, doit y bâtir deux maisons au printemps prochain. M. Brassard a obtenu du gouvernement une concession de plusieurs centaines d'acres de belle et bonne terre à son choix, qui restera attachée à l'église ou aux institutions religieuses qui y seront établies. En homme prévoyant et à vues larges, M. Brassard n'oublie rien de ce qui peut assurer l'avenir de son œuvre. Il commence une tâche que d'autres générations devront finir. Vieillard déjà, il ne songe pas à l'heure du repos qui pourtant est déjà sonnée pour lui ; il travaille, travaille quand même. Son lit de repos, il l'a choisi en marquant l'endroit d'un cimetière. "Je serai enterré là, nous disait-il. Ce que j'aurai commencé par mes bras, je l'achèverai par mon tombeau. Ma pierre tumulaire sera peut-être la pierre angulaire de l'éta-